

**Habib
Selmi**

Mont-des-Chèvres

Ecrivain tunisien, Habib Selmi est l'auteur de nombreux romans et nouvelles, notamment : *Mudun al-rajul al-muhâjir* (Les Villes de l'immigré), nouvelles, Tunis, 1977 ; *Sûrat badawî mayyit* (L'Image d'un bédouin décédé), roman, Beyrouth, 1990. Nous publions ci-dessous les chapitres 2 et 3 de son roman *Jabal al-'Ans* (Mont-des-Chèvres), Beyrouth, 1988.

Traduit de l'arabe par François Zabbal.

Mont-des-Chèvres n'était pas grand. Chaque après-midi, les tourbillons de poussière s'y élevaient, pour ne se calmer qu'à la tombée de la nuit, quand les chauve-souris commençaient leur vol obsédant. L'école se composait d'une seule pièce pouvant accueillir trente élèves. Au milieu de la cour s'élevait un mûrier dont aucun habitant de Mont-des-Chèvres ne savait quel ancêtre l'avait planté, mais que l'on estimait vieux de trois cents ans.

Quand nous arrivâmes, il était un peu plus de midi. Nous dépassâmes des maisons d'où sortaient des enfants nus. Les hommes apparurent et se mirent à marcher à nos côtés. Ils me dévisageaient comme si j'eus débarqué d'une planète inconnue. Mon compagnon arrêta son mulet devant une petite maison située sur une colline à l'autre bout du village, et nous mîmes pied à terre. Un villageois saisit nos deux mulets et leur présenta du foin et de l'eau. Je demeurai immobile, ne sachant que faire, amorphe

devant tous ces yeux qui me fixaient. Quand l'homme dit, en tendant la main : « Voici l'école ! », des murmures parcoururent l'assistance qui, aussitôt, se dispersa. Je suis sûr que les pères parlent encore de moi, des années plus tard, tandis qu'il trient les pommes de terre, et que, la conversation allant, ils discutent de la forme du mulet que je montais.



Je passai ma première nuit chez mon compagnon. C'est alors que j'appris qu'il s'appelait Ismaïl. Sa maison me surprit dès l'entrée, par sa propreté, dans un village qui avait tous les après-midi rendez-vous avec les tourbillons de poussière. Le mobilier était ordonné avec un soin extrême, mais ce qui me surprit le plus fut la longue étagère de bois sur laquelle se pressaient des livres reliés. Et, sans en demander la permission, je me dirigeai vers elle, poussé par une curiosité irrésistible, et me mis à feuilleter les livres : des ouvrages d'exégèse, d'histoire, de droit et de littérature. Ismaïl se tourna vers moi et dit en souriant :

— Ils appartenaient à mon grand-père.

Je me remis à les feuilleter.

— C'était un lettré. Il avait étudié pendant deux années entières à la Zitouna, puis il dut interrompre, car son père ne pouvait plus assurer les frais de ses études.

Le lendemain matin, nous nous rendîmes à l'école. Quand nous pénétrâmes dans la salle, il se dirigea de suite vers le fond en se glissant entre les pupitres éparpillés, et il ouvrit une porte basse que je n'avais pas remarquée la veille.

— C'est ta maison, me dit-il. Si tu as besoin de quelque chose, passe chez moi. Je représente le gouvernement ici.

Je fus stupéfait et demeurai immobile. Soudain, je le revis, debout sur une terre sombre, sous un grand caroubier, pleurant son grand-père disparu il y a longtemps.

J'aménageai mon logement en une seule journée. Je fis disparaître les toiles d'araignées, badigeonnai les murs et peignis les fenêtres et la porte. Des années plus tard, tandis que j'observais la lumière de l'après-midi filtrer à travers la lucarne de la cellule de prison, je me souvenais encore de mes premiers moments dans cette maison.



Je passais les premiers jours dans la solitude, replié sur moi-même. Quand la nuit tombait, j'allumais la lanterne et écrivais à ma famille de longues lettres, dans lesquelles je racontais que les habitants de Mont-des-Chèvres excellaient dans la culture de la pomme-de-terre, et qu'ici, les enfants étaient intelligents et la solitude mortelle. Le courrier me parvenait avec retard. J'attendais pour le recevoir le jour où Ismaïl se rendait à al-Oula, ultime point de distribution de la poste. Très vite, ma relation avec Ismaïl se renforça. Il me fit connaître chacune des maisons du village ; et pourtant je n'en demeurais pas moins méfiant à son égard. Chaque fois que nous croisions un mûrier, il m'assurait que c'était son grand-père qui l'avait planté. Il en aurait acheté les pousses en ville, les aurait entourés de grillages afin que les vaches et les chèvres ne les broutent pas, et c'était lui qui les aurait taillés tous les ans. Ismaïl concluait qu'il était en droit de s'appropriier tous leurs fruits.

Je fus surpris par la solitude dans laquelle il semblait de temps à autre. Des jours durant, il ne sortait pas de chez lui et ne parlait avec personne. Parfois, il se nourrissait

de pommes-de-terre simplement bouillies, d'alouettes tombées dans ses pièges ou de plantes sauvages qu'il arrachait des sillons. Il économisait de la sorte l'argent qu'il vouait à la réalisation du rêve qu'avait nourri son grand-père jusqu'à sa mort. Mais de temps à autre, il emportait à al-Oula l'argent ainsi amassé et s'en revenait chargé de chaussures, de chaussettes, de pantalons amples, de quantité de boîtes de sardines qu'il prisait particulièrement, et de flacons de parfum qu'il rangeait soigneusement sur l'étagère de livres. Les habitants de Mont-des-Chèvres en souriaient et disaient : il lui arrivera la même chose qu'à son grand-père.

Au début de chaque mois, Ismaïl faisait le tour des maisons, le nez chaussé de lunettes cerclées de fer qu'il avait héritées de son grand-père. Il consignait les nouvelles naissances. Il inscrivait soigneusement, dans un immense cahier, les noms des père et mère, des grands-pères et grands-mères ; et, le jeudi suivant, il les retranscrivait dans les registres de l'état civil à al-Oula. Il s'emportait quand un père, interrogé sur l'heure exacte de la naissance de son enfant, était incapable de répondre. Parfois, il découvrait le nouveau-né et le retournait pour s'assurer de son sexe, car il prétendait que les habitants de Mont-des-Chèvres ne se préoccupaient du sexe de leur enfant qu'au moment où il se mettait à ramper. A la fin du mois, il réunissait tous les habitants sous le mûrier et leur lisait les informations dans des journaux vieux de plus d'une semaine. Quand il en avait terminé, il disait que la terre du village était fertile, que la pomme-de-terre qu'elle produisait était la meilleure au monde, que le gouvernement allait rajouter de nouvelles classes à l'école, bâtir un hôpital, ouvrir une large route reliant Mont-des-Chèvres à al-Oula à travers les collines et les montagnes, asphalté les rues, anéantir les insectes et les animaux rampants, de sorte que Mont-des-Chèvres deviendrait une grande ville que visiteraient les ministres, la Loterie nationale, le cirque, les troupes musicales célèbres, et où afflueraient les touristes désireux de voir cultiver la pomme-de-terre. Au début, il parlait calmement, mais, petit à petit, sa voix enflait, ses yeux brillaient et sa salive coulait.



Quand j'évoque cette journée, je tente de restituer la scène. D'abord, elle paraît brumeuse ; pourtant, quand je force ma mémoire, je parviens presque à humer l'odeur de bois qui se dégageait des pupitres des élèves. J'étais face au mur et, en pivotant légèrement, je le vis. Il s'avança entre les rangées et s'assit au fond de la pièce. Le soir, je le retrouvai chez lui, absorbé à écrire. Ses pieds étaient plongés jusqu'aux genoux dans un seau d'eau. La fatigue se dessinait sur son visage.

Il esquaissa un sourire forcé et dit en baissant la tête :

— C'est un rapport sur ton enseignement...

Il remua ses pieds dans le seau et sourit de nouveau. Je restai debout au même endroit. Je sentis sur moi un souffle d'air froid. Je ne dis mot. La couleur de la lanterne me plut et je me mis à l'examiner. Ismaïl se détendit et s'appuya contre le dossier de la chaise de bois. Puis il dit en posant le crayon :

— Tu comprends, n'est-ce pas... J'y suis tenu par ma fonction.

Il se tut un instant, puis il reprit, ses doigts effleurant le crayon :

— Je ne peux pas taire...

— Quoi donc ? l'interrompis-je.

Il se leva avec une rapidité qui me surprit et hurla :

— Ne crois pas que je me laisse facilement convaincre... Je connais vos ruses.

Il se tut. Je vis sa main droite se relâcher. Il se rassit sur la chaise et me regarda comme s'il voulait poursuivre, mais il ne dit mot.

Quand il s'approcha de chez moi après l'incident, je me postai sur le seuil. J'étais furieux et résolu à l'affronter ; mais il ne chercha pas à entrer. Il fit un grand sourire et s'en alla. Il marchait lentement et regardait autour de lui. Je restai à l'observer jusqu'à ce qu'il eût dépassé la place du village. Je sentis à ce moment que j'avais vaincu et la conviction s'ancre en moi qu'il était désormais mon ennemi.

Quelques jours plus tard, je découvris qu'il ne voulait pas me parler. Les lettres commencèrent à s'espacer. Au début, j'en avais reçu une par mois, et là, brusquement, il n'y en eut plus et je basculai dans l'isolement. Il n'est pas facile de vivre seul dans un petit village comme Mont-des-Chèvres.

Je pris conscience que mon enthousiasme était tombé. Je m'adonnais à la lecture, mais ne parvenais pas à surmonter ma solitude. Un certain soir, je laissai la lanterne éteinte ; la colère m'envahit ; je me retournai dans mon lit comme un malade fiévreux et sombrai dans un délire interminable. J'avais lu et relu tous les livres que j'avais apportés, et les délicieuses élucubrations ne me procuraient plus de réconfort. Parfois, j'épuisais le temps à me peigner les cheveux, je me faisais une raie à droite, la dérangeais, la refaisais à gauche, ou bien je me limais les ongles, ou encore je me mettais face au miroir afin de déterminer la couleur de mes yeux : étaient-ils bleus ou verts, jaunes verdâtres ou bleus jaunâtres ? Puis je me concentrais sur autre chose. Je décomptais les chaises selon qu'elles étaient capitonnées de noir ou de rouge ; je mesurais la longueur de la pièce et sa largeur ; je démontais mon rasoir et le remontais ; j'examinais mes mains pour voir laquelle était la plus grande ; et, quand ma tristesse augmentait, je sortais l'arrêté de ma nomination, le regardais, puis le pliais et le remettais à sa place.

Pendant ce temps, Ismaïl passait par l'une de ses phases de solitude. Il se levait tôt et se promenait seul quelque temps dans les champs voisins de sa maison, puis il disparaissait de toute la journée. Ses éclipses me permirent de faire connaissance avec les habitants de Mont-des-Chèvres. Je leur rendais régulièrement visite, entrais chez eux sans façon, jouais avec leurs enfants, les accompagnais parfois dans les champs et les aidais à arracher les pommes-de-terre. Petit à petit, je surmontais ma solitude et il m'importait peu désormais de recevoir des lettres. J'eus la conviction que rien ne se passait là-bas. J'aimais Mont-des-Chèvres et ses habitants au point de ressentir que j'étais né dans l'une de ses petites maisons. Mont-des-Chèvres était devenu le centre de l'univers.



Les habitants de Mont-des-Chèvres excellaient dans la culture de la pomme-de-terre. Ils creusaient avec leurs doigts la terre préalablement labourée, y plaçaient la pousse et la recouvraient de terre d'un geste agile.

Je ne sais pourquoi, à l'époque, la chose me parut à l'époque étrange. Il est vrai que je n'aime pas la pomme-de-terre et, tout au long de mon séjour – était-ce trois ou quatre ans ? –, je n'en mangeais aucune, et pourtant sa couleur ne cesse de me surprendre.

A Mont-des-Chèvres, on racontait beaucoup d'histoires sur la pomme-de-terre. Je les écoutais attentivement et, le soir, une fois seul, les consignais dans un petit cahier que je garde encore aujourd'hui. Au début, je les confrontais l'une à l'autre et tentais en vain de repérer la plus véridique. Petit à petit, j'y renonçais et me mis à les aimer

toutes, car elles me semblèrent à la fois réalistes et imaginaires. Et quand je me les remémore, je n'hésite pas à les transformer ou à y rajouter quelques digressions. J'imaginai par exemple un nouveau début à l'histoire racontée par une belle veuve de cinquante ans qui portait trois prénoms : Khadija, Bint Bourâwi et Bourâwiya.

« Un jour, nous fûmes surpris de voir une nouvelle plante à proximité de la maison d'Ismâïl ; elle était verte et vivace comme si elle venait juste de surgir de terre. Ce sont les enfants qui l'aperçurent. Ils l'arrachèrent et constatèrent que ce n'était pas de la ronce comme ils le crurent d'abord. Ils l'apportèrent à leurs parents, et on l'examina attentivement. Quelques-uns en mâchèrent un brin pour en apprécier le goût.

Après une longue discussion, ils convinrent que ce pourrait être une variante inconnue de coloquinte sans intérêt puisque le bétail et la volaille ne l'avaient pas consommée ; qui plus est, les poules ne s'en étaient même pas approchées. Ils jetèrent donc la plante avec ses graines, qui leur semblèrent alors semblables aux petits œufs des alouettes. Longtemps après, la plante réapparut ; et ce furent de nouveau les enfants qui la virent. Ils en arrachèrent les tubercules et les rapportèrent chez eux. Après les avoir cuits, on s'aperçut qu'ils étaient délicieux. Et c'est ainsi que démarra à Mont-des-Chèvres la passion de la pomme-de-terre. »

Le début du deuxième récit me plaisait peu. Le vieillard qui la racontait me paraissait dépourvu d'imagination ; c'est pourquoi je l'élimine constamment.

« Mon grand-père visita cette ville pour la première fois. C'était d'ailleurs le premier habitant de Mont-des-Chèvres à s'y rendre. Il y vit des choses étranges dont il ne cessa de parler jusqu'à la fin de sa vie. C'est là-bas qu'il découvrit ces petits tubercules. Il en goûta et les apprécia. Je me souviens qu'il retourna avec un sac plein de pommes-de-terre et qu'il ne put m'en décrire la couleur quand il m'en parla pour la première fois. »

L'histoire du militaire me fut contée successivement par trois personnes, mais je ne puis me rappeler laquelle me la communiqua en premier. Cela m'autorise à quelques rajouts de mon cru et explique l'étrange joie que je ressens quand je restitue l'histoire. « Un soir (le récit omet de mentionner la saison ; aussi je le situe comme bon me semble ; par conséquent : un soir d'automne), un militaire, grand, aux yeux verts, venu on ne sait d'où, arriva dans le village. Il montait un beau cheval alezan qui hennissait beaucoup. Le militaire vécut vingt ans à Mont-des-Chèvres et y enseigna aux habitants la culture de la pomme-de-terre ; il mena treize combats tous victorieux contre les tribus, construisit une maison à la périphérie du village et épousa une femme, de vingt ans sa cadette, qui mourut quatre mois après les noces. » Aucun habitant ne connaît la famille de cette femme, qui résidait dans un village éloigné. Quant à la maison que, d'après le récit, le militaire fit construire, elle existe toujours à la lisière du village. Quand mon conflit avec Ismaïl s'exacerba, je quittai l'école et m'y installai.



La poussière, les aboiements des chiens, le fumet de la nourriture, les mulets, les poules... Le jour où l'on vendait la pomme-de-terre n'était pas ordinaire. C'est comme si les habitants de Mont-des-Chèvres attendaient la moindre occasion pour faire la fête dans un village qui s'y prêtait peu. Une fois récoltées, les pommes-de-terre étaient mises dans des sacs de peau de chèvres ou amoncelées devant les maisons ; et, dans l'après-midi, arrivaient les commerçants d'al-Oula.

Bien que la terre dont il avait hérité de son grand-père fût très vaste, Ismaïl ne vivait pas de la culture de la pomme-de-terre comme les autres habitants de Mont-des-Chèvres. Il s'enorgueillissait d'être un fonctionnaire du gouvernement, touchant son salaire tous les premiers jadis du mois. Cependant, certaines années, il manifestait, pour des raisons obscures, un intérêt particulier pour sa terre et il en confiait l'exploitation à quelque cultivateur. De cette manière, la pomme-de-terre mettait fin à sa solitude et l'amenait à fréquenter assidûment les habitants de Mont-des-Chèvres.

Comme les fois précédentes, Ismaïl répandit cette année la nouvelle de son intention de faire le pèlerinage de La Mecque. Dans le but de préparer son voyage, ses visites à al-Oula se firent plus fréquentes ; puis il s'enferma chez lui deux jours entiers. Le pèlerinage d'Ismaïl demeura longtemps le principal sujet de conversation des habitants. Bien qu'ils accordassent généralement peu de crédit à ce qu'il disait, ils ressentaient une certaine fierté à l'idée qu'un habitant de leur village oublié allait fouler la terre sacrée. Cette saison-là, la récolte fut abondante et la terre plus généreuse que jamais auparavant. Tous les sacs et les récipients furent emplis et, dans les champs, de nombreuses pommes-de-terre restèrent en tas, livrées au jeu des enfants qui en offraient aux mulets, lesquels, de satiété, les dédaignaient. Après avoir loué le ciel, les habitants s'interrogèrent sur les causes de cette abondance, alors que la terre n'avait pas changé et que la pluie n'avait pas été plus généreuse que les années précédentes. Et quand chacun retourna la question dans sa tête, il pensa au pèlerinage d'Ismaïl.

Pourtant la surprise qui attendait les villageois fut énorme. Un mois entier s'écoula sans que les commerçants d'al-Oula ne vinsent. Finalement, Ismaïl réunit le village sous le mûrier et leur annonça la nouvelle : partout la récolte avait été abondante cette année, et les cultivateurs jetaient leur production à la mer. Après un long silence, Ismaïl dit d'une voix basse en examinant les visages :

— J'ai décidé d'acheter toute la pomme-de-terre de Mont-des-Chèvres.

Les villageois manifestèrent bruyamment leur joie en criant et applaudissant. Quelques-uns se mirent à danser. Quant à Ismaïl, il leur rappela qu'il était le petit-fils d'un révolutionnaire qui était mort en défendant leurs grands-pères.

— H. S.